

Pierre Béhel

Le violon

Roman

L e v i o l o n

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

L e v i o l o n

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Le violon

L e v i o l o n

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Le violon

Le violon

Chapitre 1

Sincèrement, je ne pensais pas être un jour initié à la Beauté. Je ne le désirais pas, je ne l'envisageais pas, je ne savais pas même la chose possible. J'ignorais jusqu'à l'existence de la Beauté.

Je ne parle pas d'une jolie femme, d'un beau paysage, d'une toile de maître ou d'une musique que l'on apprécie. Non, je parle de ce sentiment de beauté que l'on ressent brutalement, comme un coup de massue sur la tête, qui assomme, qui saisit, qui transperce.

La Beauté absolue, la plénitude de la Beauté. L'évidence de la Beauté. Comme lorsque certains ont ressenti, sans pouvoir rien en décrire, l'évidence de Dieu alors même qu'ils étaient sceptiques, incroyants voire athées militants. Voilà, c'est là, ça vous tombe dessus, c'est une évidence mais vous ne l'aviez jamais vue. C'est une révélation, une grâce qui vous est faite.

Cela a commencé, pour moi, par quelques notes de musique. Rien d'extraordinaire, pourtant. Je ne sais même plus de quel compositeur ou de quelle œuvre. Ces détails ne sont qu'accessoires.

Entre ses doigts, ce fut beau, simplement.

Je ne pris conscience de la Beauté que par petites touches. Mais elle avait envahi mon corps et mon esprit

Le violon

en totalité dès le premier instant. Mon corps était saisi par l'évidence de la Beauté. Mon esprit résista. Il ne voulait pas succomber. C'était trop inhabituel. C'était trop unique. C'était trop différent. C'était trop envahissant.

Etre subjugué fait peur. Et la peur est le moteur du rejet. Mon esprit rejetait de toute sa force l'évidence de la Beauté. Mais il dut bien, finalement, s'admettre vaincu.

La Beauté avait toujours été là, dès le début de la soirée. Non, elle avait toujours été là. Toujours. Depuis l'origine des temps. Elle apparaissait pour moi à ce plissement de l'espace-temps, cette soirée en ce lieu banal et avec des convives ennuyeux, mais cette révélation ne valait que pour moi. Elle était éternelle.

Son véhicule était un corps féminin magnifique. Plutôt, ce corps était magnifié par la Beauté révélée à cet instant. Depuis cet instant de la Révélation, j'ai eu tout le loisir de regarder ce corps. Il est certes joli mais rien de plus : être joli ne signifie pas atteindre la Beauté.

Non, la Révélation était issue d'une harmonie complexe. Quelques notes de musique, c'est à dire quelques ondulations de l'air obéissant à des lois mathématiques simples, avaient joué un rôle important, sans doute. La grâce faite femme aussi. Chaque élément de la scène pouvait revendiquer sa part. Mais le mystère

L e v i o l o n

n'était pas là, éparpillé dans de multiples composants isolés.

La Révélation était dans la sublimation de ces entités en une harmonie supérieure. Une harmonie ultime qui m'avait été révélée.

Le violon

Chapitre 2

Je peux bien l'avouer maintenant : je m'apprêtais à m'ennuyer au cours d'un dîner soporifique en compagnie d'imbéciles, de confrères concurrents et de vendeurs. Mais je vivais seul et, parfois, cette solitude me pesait. Alors, oui, sortir le soir pour participer à des mondanités professionnelles peut distraire, malgré tout.

Oh, bien sûr, être vétérinaire a au moins l'avantage d'apporter la compagnie des bêtes. Celles-ci sont, à bien des égards, de plus agréables compagnies que beaucoup d'êtres humains. C'est une banalité que cela, n'est-ce pas ? Cela n'empêche pas cette banalité d'être vraie. Malgré tout, des bêtes restent des bêtes.

Même si je m'émerveille des prouesses de tel chien ou du génie pervers de tel chat, je sais bien qu'un enfant humain de deux ans ferait mieux que le plus évolué des canins ou des félins. Je suis humain.

Certains éthologistes prétendent que les animaux domestiques se considèrent comme membres de la famille humaine qui les accueille et les nourrit. C'est probable, en effet. Parfois un chien ou un chat veut même devenir le mâle dominant et il convient que le maître rappelle sa propre position au risque de la perdre définitivement. Malgré tout, nul chien, nul chat, nul poisson rouge ne sera jamais un humain.

Le violon

Le pire, dans ma situation, c'est finalement que, comme être humain, je ne me contente pas de la compagnie de mes congénères. Je cherche aussi à rencontrer ce qui peut les dépasser, à connaître le plus qu'humain. Est-ce la même raison qui pousse un chien à rechercher la compagnie des hommes ? Qui le sait ?

Ce soir là, donc, un laboratoire que je n'ai pas besoin de citer nous invitait, moi et une centaine de confrères, à un dîner dans un grand restaurant de la ville. Ils avaient « privatisé » la grande salle comme on dit aujourd'hui et comme c'était noté sur l'invitation. Cette salle n'avait évidemment pas été nationalisée auparavant mais c'est ainsi que les vendeurs signalent que la totalité du lieu est réservée à la seule jouissance des convives qu'ils ont choisi.

La salle comprenait environ une quinzaine de tables de moins de dix convives. A chacune prenaient places des vétérinaires et au moins un vendeur. Une table un peu plus grande était réservée aux directeurs de cliniques qui dînaient avec le responsable régional du laboratoire.

Par le plus pur des hasards, je me retrouvais à une table presque à côté de celle de ces hommes importants, très près de l'espace laissé libre pour constituer une sorte de scène.

Le violon

La soirée commença normalement par la présentation des nouveaux produits de l'entreprise tandis que l'on nous servait une première coupe de Champagne. Celui-ci ne cesserait pas de couler tout au long de la soirée. On nous avait remis une pochette (en cuir) comprenant les plaquettes publicitaires décrivant d'ailleurs chaque produit, avec quelques échantillons. Il était de bon ton de feuilleter ces documents durant la présentation en montrant bien que cela nous passionnait.

Au contraire des bêtes, les humains savent être hypocrites. Mais le Champagne était bon. Les petits fours froids et chauds aussi, d'ailleurs.

Mais revenons au fil de la soirée.

Pour faire venir tous ces praticiens fort occupés à une présentation commerciale, un bon dîner n'était pas suffisant. Bien sûr, il y avait eu le harcèlement téléphonique mené par des jeunes filles aux voix charmantes à qui l'on n'osait pas dire non. Mes consœurs ont-elles droit à des appels d'éphèbes ? Ce laboratoire s'informe-t-il sur nos orientations sexuelles et nos goûts en matière de voix sensuelles ? Il faudra que je me renseigne un jour.

Le clou de la soirée était cependant constitué d'un concert de musique classique par une jeune vedette, une violoniste, dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom.

Le violon

Pour montrer la valeur de l'artiste, l'invitation comprenait des extraits laudatifs d'articles de presse spécialisée et une liste des prix obtenus à travers le monde par cette encore jeune personne.

Il se trouve que j'aime la musique classique et notamment le violon. Je me targue de posséder une discothèque bien garnie et je ne déteste pas, le soir, m'enfoncer dans mon fauteuil de cuir noir situé dans mon bureau-auditorium, au centre des hauts-parleurs de ma chaîne haute fidélité, un verre d'Armagnac à la main, que je chauffe dans ma paume avec douceur et que je vide lentement, tandis que résonnent quelques œuvres parmi les plus magnifiques qui furent un jour composées sur cette Terre.

Ces moments de volupté, je les aime intimes.

Cependant, j'apprécie aussi de me rendre dans des concerts publics, à l'opéra de la ville par exemple.

C'est ainsi que la promesse d'un bon concert d'une jeune violoniste soliste avait sans aucun doute joué un grand rôle dans ma venue ce soir là.

Dès les premières notes, je l'ai dit, je fus subjugué. La beauté à l'état pur. La beauté à l'état sublimé. La Beauté absolue.

Les œuvres jouées n'étaient pas importantes. Moi qui reconnaît pratiquement tous les morceaux dès les

Le violon

premières notes, je suis encore aujourd'hui incapable de dire ce qui fut joué ce soir là.

Malheureusement, le concert fut bref. D'après ma montre, il dura moins d'une demi-heure.

Je pense que mon état sembla proche de l'extase car le vendeur à côté de moi le remarqua et, alors que les applaudissements finaux, après trois rappels, saluaient la prestation, il me glissa un bref « magnifique, n'est-ce pas ? » Je ne répondis pas, sauf d'un hochement de tête et d'un sourire qui m'échappèrent.

Je ne me souviens pas du reste de la soirée. On m'a dit ensuite que j'étais resté dans un bonheur suspendu, éloigné de cette Terre trop basse, mâchant les plats en silence tandis que les discussions allaient bon train. Mais qu'importe. J'avais connu la Beauté.

Le violon

Chapitre 3

Je ne me souviens pas plus de la manière dont je suis rentré chez moi. Je ne me souviens de rien du trajet. J'ai utilisé ma voiture, bien entendu. Et je n'avais pas bu plus que de raison, même plutôt moins que d'habitude.

J'étais simplement ailleurs, dans un autre monde plus haut que cette médiocre Terre. Je pense que mon cerveau a continué de fonctionner normalement, pratiquement en mode réflexe : je n'ai pas eu d'accident, nul n'est venu ensuite me reprocher d'avoir renversé quelque mamie ou jeune garnement, et ma voiture était intacte. Mais cette sorte d'état second m'a, le lendemain, inquiété. Car, en fait, je sais que je suis rentré chez moi simplement parce que je me suis réveillé dans mon lit le lendemain matin.

Et je ne me souvenais que de la Beauté.

Est-il bien utile de décrire dans quel état d'esprit je me rendis à mon cabinet ? Mon humeur fut exécrationnelle toute la journée. Plusieurs clientes et ma secrétaire m'en firent la remarque. J'étais en manque de beauté. J'y avais goûté et je ne pouvais d'ores et déjà plus m'en passer.

Je ne m'attardais pas au cabinet le soir. Par chance, je pus finir pas trop tard. C'était assez rare, à cette époque, que je le fis mais, ce soir là, je laissais ma

Le violon

secrétaire fermer le cabinet tandis que je rentrais chez moi.

La distance entre mon domicile et mon cabinet n'était que de quelques centaines de mètres. Je faisais donc le trajet à pieds. En temps normal, ma voiture ne quittait pas le garage.

Ce n'est qu'au bout de cette journée de travail, en ayant franchi la lourde porte métallique perçant le haut mur de pierre qui ceinturait ma propriété, que je repris vraiment conscience du monde. Le crissement de mes pieds sur les petits cailloux blancs de l'allée constituait une musique discordante mais une musique malgré tout. Elle suffit à me ramener sur Terre en entrant en concurrence avec l'étrange beauté qui me hantait et me possédait depuis la veille.

Les différentes parties de mon cerveau se remirent à jouer ensemble comme doit le faire un bon orchestre. Elles se raccrochèrent les unes aux autres. La Beauté devint un souvenir de beauté, une conscience de beauté, un désir de beauté. Il n'y eut plus dichotomie entre un moi hautement élevé mais enfermé dans une prison étrange, avec la Beauté comme gardienne, et un moi les pieds sur Terre en train de travailler aux basses œuvres professionnelles. Toute ma conscience était réunie, unifiée, et souffrait. Elle souffrait de l'absence de beauté. Elle souffrait d'autant plus qu'elle se souvenait

Le violon

clairement des sensations liées à son supplice mais rien (ou si peu) de ce qui les motivait ou les entourait.

Je montais les quelques marches jusqu'au perron et me retournais, respirant vivement l'air frais de ce début de soirée comme si je n'avais plus vraiment respiré depuis une journée entière. L'herbe humide se mêlait aux champignons qui commençaient à se répandre ici et là. Je tonds de temps en temps ce que je persiste à appeler ma pelouse mais cet herbage n'a rien de commun avec ce qu'un citoyen britannique appellerait « pelouse ». On n'y serait pas surpris d'y croiser un troupeau de chèvres et quelques moutons. D'ailleurs, il m'est arrivé d'héberger, dans une partie close de ma pelouse, de petits herbivores appartenant à des clients. Il y eut en effet une mode, il y a quelques années, même dans les grandes villes comme celle où je réside, des moutons et des chèvres nains. Cela ne dura pas : ces pauvres bêtes ne se contentaient pas durablement d'une cour bétonnée et de foin. Toutes furent malades et finirent ou vendues à des paysans ou mortes de maladies variables que l'on pourrait assimiler à une somatisation de la dépression.

Entre la maison et le haut mur de pierre ceinturant ma propriété, l'herbage est planté d'arbres divers. Il y a quelques chênes et des pins surtout. Dans un coin, j'ai laissé pousser un buisson de ronces à baies : mûriers, framboisiers... J'en fais des alcools, des

Le violon

confitures, des plats (avec du canard notamment) et des pâtisseries.

L'herbe n'est barrée que de l'allée en cailloux blancs conduisant à la porte piétonne et de son homologue de béton reliant le garage au portail opaque et automatique dédié aux automobiles.

Lorsque je me retournais, sur le perron, respirant à pleins poumons, ce sont les odeurs de chaque habitant de ma propriété qui entrèrent dans mes narines.

Après le crissement de mes pieds sur les petits cailloux blancs, les odeurs me ramenèrent plus sûrement encore les pieds sur Terre.

J'étais de boue, debout au milieu de la boue peuplée de champignons, d'arbres et d'herbe humide.

Revenu sur Terre, je me retournais enfin et me décidai à pénétrer dans ma maison.

Celle-ci est bourgeoise et banale. On y trouve des meubles de bois vernis mais dans des tons assez clairs, selon des dessins assez modernes, sans tomber dans le meuble de chambre d'adolescent en pin. La décoration est minimale sur les murs blancs : quelques copies imprimées de toiles de maîtres classiques, des photographies de paysages prises au détour d'un voyage touristique... Rien qui ne soit extraordinaire.

Le violon

Du moins en première approche.

J'avais acquis cette maison grâce à l'héritage perçu suite au décès accidentel et soudain de mes parents. Ceux-ci demeuraient loin. Nous nous aimions bien et leur décès m'attrista comme il convient.

A l'époque, j'habitais dans un petit studio au dessus de mon cabinet. L'argent que je touchais me permit de rembourser mes dettes et de m'offrir une maison de notable.

Je n'excluais pas, à cette époque, de procréer, ce qui impliquait de disposer d'une femme et de subir des enfants durant au moins une vingtaine d'années. Je dimensionnais mon logis en conséquence. Mais, rapidement, je m'aperçus que je faisais tout pour que mes aventures restent des aventures. Insidieusement, j'aménageais mon immense maison comme un château fort pour ma solitude.

Les femmes qui entraient ne restaient guère et je ne faisais rien pour les retenir. Bien au contraire.

Avec les années, les aventures se firent moins nombreuses. Je croisais de temps en temps quelques vieilles amies sans qu'aucune ne fut jalouse des autres bien qu'elles se connaissent toutes. Cela convenait à tout le monde, sauf aux maris qui ignoraient mon existence en dehors d'un vague « vieil ami vétérinaire avec qui je vais prendre un thé en compagnie de quelques copines ».

Le violon

Il y eut en effet, plusieurs fois, dans ma salle à manger, une sorte de réunion de club, avec biscuits secs et thé, réunissant ces connaissances. Parfois, l'une ou l'autre restait la soirée ou juste une heure. Une fois, même, j'avais fait le nécessaire avec l'une, mariée, et qui devait retourner prestement chez elle, quand, la raccompagnant jusqu'à la porte, nous nous retrouvâmes nez à nez avec une autre de mes amies, restée à boire une tasse de thé en attendant son tour. Celle que je venais d'honorer partit en riant sans cérémonie tandis que je m'occupais de la seconde, célibataire et moins pressée. Nos réunions restaient cependant, en général, parfaitement chastes.

Bref, si j'appréciais la solitude, il ne me dégouttait pas d'être plus sociable. Ces jeux sont moins fréquents, aujourd'hui, les années ayant passé.

Mais tout cela restait au rez-de-chaussée, au plus dans ma chambre au premier étage. Il y a plusieurs autres chambres à ce niveau, qui servent rarement, et des combles qu'on pourrait aménager autrement qu'en grenier, mais ce n'est pas fait.

Au rez de chaussée, il y a un ensemble cuisine et salle à manger avec coin salon qui occupe l'essentiel du niveau. Comme la maison est montée sur une cave à demi enterrée, le garage est en décroché, en bas de quelques marches. De ce fait assez haut, de pratiquement un niveau et demi, il comporte une sorte

Le violon

de mezzanine où je range diverses choses et qui dispose d'un petit atelier pour un peu de bricolage domestique des plus ordinaires.

Tout cela constitue, vous le voyez bien, une maison bourgeoise des plus normales.

Mais revenons au bout du couloir de l'entrée.

Il y a une porte verrouillée par un digicode. C'est assez inhabituel, n'est-ce pas ? Tellement, que le dit digicode est dissimulé comme la porte derrière une tenture de velours rouge. Pourquoi un tel digicode ? Parce que je déteste les clés. J'ai toujours peur de les perdre. Elles sont lourdes et percent les poches. Un code est nettement plus simple.

Descendons dans mon royaume secret, celui où mes visiteurs et visiteuses n'entrent jamais.

Ce fut une cave, jadis. Mais au contraire des combles, je l'ai aménagée. Les soupiraux ont tous été bouchés par des vitres, sauf pour délivrer l'indispensable aération avec un astucieux système de doubles grilles assez fines, chaque grille étant placée en décalage par rapport à l'autre.

L'objectif est de contribuer à l'isolement phonique et thermique du lieu.

Le violon

Le sol a été bétonné puis couvert d'un parquet flottant pour l'essentiel de la surface, à savoir mon bureau-auditorium.

On y débouche directement en descendant par l'escalier derrière la tenture mais on se retrouve en fait derrière la grande armoire qui contient ma chaîne haute fidélité. Le rôle essentiel de cette armoire est de contribuer à l'isolement du lieu en empêchant les sons de résonner dans l'escalier.

J'ai eu l'occasion de vérifier l'efficacité de mes dispositifs. Ainsi, en pleine charge des Walkyries, je peux remonter dans la cuisine me chercher un en-cas sans entendre les forces du Walhalla se déchaîner sous mes pieds.

Au centre du bureau-auditorium, il y a donc mon fauteuil.

Sur un côté, il y a mon bureau, avec mon ordinateur, et une petite bibliothèque.

En face, il y a deux petites pièces séparées chacune de mon bureau-auditorium par une porte solide verrouillée par un nouveau digicode.

Dans chacune de ces pièces, il y a une partie de mon trésor. La première est fraîche et contient des vins qui vieillissent. Le sol est resté en terre, deux des soupiraux sont davantage ouverts.

La deuxième est presque vide et ne contient que divers alcools que je vais acheter en certaines quantités

Le violon

chez les producteurs, notamment une caisse ou deux d'Armagnac, à peu près autant de Cognac, de Calvados... Un stock, une fois constitué, dure évidemment plusieurs années.

Lorsque je veux jouir en mon royaume, je descends dans mon bureau-auditorium et je mets en route ma chaîne haute-fidélité. La musique se répand de manière optimale à partir de chaque coin de la pièce : les hauts parleurs ont été placés de la façon la plus parfaite possible afin que ma jouissance soit totale. J'ai aussi su mettre le prix dans cet équipement.

Le soir du lendemain de mon initiation à la Beauté, je voulus, après avoir été ramené sur Terre et être rentré chez moi, me préparer un repas. Et je vis, négligemment jeté sur la table de la salle à manger, le dossier remis par le laboratoire pharmaceutique.

Il y avait aussi l'invitation précisant le programme exact de la soirée.

J'avais par réflexe mis les échantillons au réfrigérateur, comme il convient, et je les y retrouvais à côté d'un peu de charcuterie et de fromage blanc.

Mais, en mangeant, je restais obnubilé par le dossier du laboratoire pharmaceutique.

L e v i o l o n

Il y avait là, entre ces quelques pages, tout ce qui restait de tangible de mon initiation à la Beauté. A la lecture répétée de chaque descriptif de produit j'associais une musique du Paradis.

Le violon

Chapitre 4

Je passais la soirée dans mon bureau-auditorium, ayant emporté le dossier du laboratoire pharmaceutique. Je fis quelques recherches sur Internet concernant les produits dont on m'avait gratifié d'échantillons. Je pris quelques notes des commentaires postés ici ou là par des confrères. Pour l'un des produits, je tombais sur une information étonnante. Mais n'allons pas trop vite en besogne.

Tout cela n'avait que pour but de me distraire. Je désirais mais je ne voulais pas commettre ce qu'enfin je finis par faire.

Je fis une recherche sur Internet à propos de la jeune artiste qui m'avait initié à la Beauté. J'en vis des photos. Et je finis par arriver sur une page où on annonçait sa tournée. Elle donnait plusieurs concerts, durant une semaine, dans notre ville, à compter du lendemain.

Je réservais aussitôt un billet pour ce premier concert.

Dès cet instant, mon destin était scellé.

Le violon

Chapitre 5

Le lendemain, je dînais tôt et légèrement puis je me rendis au concert qui débutait à vingt-et-une heure trente.

Bien entendu, je connaissais déjà bien cette salle qui servait d'opéra à la ville. L'acoustique y est de qualité. Et il n'y avait ce soir là aucun commercial pour m'ennuyer avec ses produits qu'il convenait d'acheter. Malgré tout, j'entrai avec nervosité. Je dirais même que j'y entrai avec peur. Oui, de la peur. Peur d'être déçu ? Sans doute. Mais plus sûrement peur d'être de nouveau subjugué sans pouvoir revenir sur Terre.

Je croisai un confrère accompagné de sa femme. Il me fallut les saluer. Comme moi, il avait beaucoup aimé cette soliste et voulait en faire profiter son accompagnatrice. « Comme moi » avait-il dit. J'avais acquiescé. Mais, dans son regard, en le comparant au mien, je sus aussitôt que ce n'était pas le cas. De nous deux, j'étais le seul à avoir été subjugué. J'étais le seul à avoir peur de rentrer dans la salle de concert. Le seul à hésiter à repartir aussitôt sans assister au spectacle.

La sonnerie appelant le public retentit. Il y eut une clameur de plaisir et la foule se dirigea vers les entrées. Et la foule m'emporta. Et la foule m'emmena jusqu'à mon fauteuil. Je ne guidais pas mes pas. Je ne

Le violon

pouvais pas choisir. Le Destin avait choisi pour moi. Le Destin s'était incarné en cette foule. Il allait me frapper par ce concert.

La lumière baissa. La salle fut bientôt quasiment dans l'obscurité. Puis le spot de poursuite saisit l'entrée de la scène côté jardin.

Elle apparut dans une longue robe blanche satinée à l'encolure ronde et aux manches courtes. Ses cheveux demeuraient sages et sombres, rassemblés en une queue de cheval parfaitement peignée. Elle portait son violon en me donnant l'impression qu'il était son enfant. Elle sourit.

La salle applaudit. J'étouffais.

Elle se dirigea vers le centre de la salle, s'inclina sous les applaudissements.

Puis elle commença.

Durant une partie du concert, un pianiste l'accompagna. Mais je ne me souviens guère de lui.

Ma pire peur s'était concrétisée. Elle jouait. J'étais au Paradis. Et mon paradis était un enfer.

Enfin, la foule se leva. Je dus en faire autant. Mais je devais être pâle car l'un de mes voisins me demanda si j'allais bien. Je fus surpris. Je lui répondis

Le violon

par l'affirmative en le remerciant, poliment, mais je quittai aussitôt ma place.

Une fois sur le trottoir, je dus m'appuyer sur un mur, sur le côté du théâtre. Je respirais fort durant plusieurs minutes. Mon cœur battait la chamade.

Mais mon destin était scellé.

Je courus jusqu'à l'entrée. Il restait, au guichet, une vendeuse qui proposait surtout des disques de l'artiste, notamment celui de la tournée en cours. J'achetais la collection complète. J'y ajoutais un ticket pour le concert du lendemain.

« Eh bien, cela vous a plu ! » s'exclama la vendeuse.

« Beaucoup », lui répondis-je avec un sourire.

Je dus payer en liquide : ils n'acceptaient pas la carte bancaire ou les chèques. Heureusement, ma confusion mentale m'avait fait oublier de déposer la recette du jour que j'avais dans mon porte-feuille. Tous les clients ne payent pas en liquide, bien sûr, mais c'est encore très souvent le cas.

Le lendemain, j'y retournais comme un suicidaire condamné à mort monte au supplice. J'ignorais si je devais me réjouir ou me désoler. Mon supplice dura une soirée supplémentaire. Une fois de plus, je fus au Paradis comme les damnés sont en Enfer.

Le violon

Malgré les répétitions d'une soirée sur l'autre, j'étais à chaque fois subjugué.

J'assistais ainsi à chaque concert, à raison d'un par soir, durant une semaine. Sans vraiment le vouloir, je payais à chaque fois en liquide et j'achetais mon billet dans des endroits différents, selon le moment de la journée où ma tension nerveuse craquait en faveur d'un nouveau supplice. Je ne rencontrais plus personne de connaissance.

Le violon

Chapitre 6

Le dernier concert de cette artiste dans notre ville eut lieu un vendredi soir. J'y étais, bien entendu. Mais, en sortant, je fus de nouveau assailli par des sentiments contradictoires : d'un côté le soulagement de ne plus connaître ce supplice affreux d'être dominé par la Beauté, de l'autre la peur d'être privé de cette Beauté. J'avais eu le temps, dans la semaine écoulée, d'écouter les disques achetés le premier soir : c'était certes de bon niveau mais je ne retrouvais pas cette fascination globale qui m'animait lors des concerts.

Le samedi, le Destin me frappa de nouveau. Car une telle suite de hasards ne put pas être purement aléatoire. C'est le Destin et le Destin seul qui voulait ma perte.

J'étais sorti le midi en décidant de m'accorder une pause déjeuner un peu longue. Ma secrétaire elle-même me trouvait fatigué depuis une dizaine de jours et s'inquiétait de ma santé. Je profitais aussi d'une absence de clients en début d'après-midi.

Je décidais d'aller manger dans une brasserie près de la cathédrale, pas très loin de mon cabinet.

Or, sur le parvis, j'aperçus au loin mon héroïne, ma drogue, qui pénétrait dans l'édifice. Je décidais en un

Le violon

instant de l'y suivre, sans mesurer toutes les conséquences de mon geste.

Quand j'entrais moi-même, je la trouvais au milieu de la nef en train d'admirer les voûtes et les vitraux, tenant en main un appareil photographique. Je ralentis mon pas pour ne pas attirer les regards. Et il ne fallait pas effrayer le doux oiseau que je pourchassais.

Mais en fait d'effrayer, c'est moi qui avais peur. J'en étais transi. J'étais épouvanté à la seule idée d'approcher cette douce jeune femme, si menue lorsqu'elle ne portait pas son violon. Je subissais surtout l'angoisse dû au poids du destin. Je la pourchassais jusque dans la maison de Dieu. Mais pour quoi faire ? L'approcher, lui parler ? Je savais toujours davantage, à chaque pas m'approchant d'elle, que c'était insuffisant.

Le Destin m'avait happé et m'emmenait là où il voulait sans que mon libre arbitre soit sollicité.

Je n'étais plus qu'à quelques centimètres d'elle. Son dos m'impressionnait plus que mille montagnes à escalader. Je levais une main, voulant un instant lui signaler ma présence par un geste sur son épaule. Mais c'était trop impoli, trop impossible de la toucher.

Alors je parlais.

« Mademoiselle ? »

Elle se retourna, souriante, habituée sans doute à être reconnue par quelque fan. Son sourire se figea

Le violon

tandis que mes yeux se noyaient dans son regard. Le silence dura une éternité. C'est elle qui le brisa.

« Oui ? Que puis-je pour vous ? »

C'était la première fois que j'entendais sa voix. Je me liquéfiais. Elle était douce mais forte comme une rivière de montagne franchissant des alpages en bondissant, déferlant et usant les rochers sans jamais dépasser l'épaisseur d'une cheville. J'y sentais une méfiance.

« Excusez-moi de vous déranger mais j'ai assisté à tous vos concerts de la semaine... »

« Vous êtes vétérinaire, n'est-ce pas ? »

« En effet... »

« Je vous ai remarqué lors de ce dîner au début de ma présence dans la ville. Vous étiez fasciné par la musique comme rarement on le voit de la part des spectateurs dans un tel gala professionnel. Et vous n'étiez pas loin de l'endroit où je jouais. Je vous ai reconnu ensuite chaque soir, dans la salle, lorsque celle-ci se rallumait et que je saluais. Parfois même, dans un reflet du spot de poursuite, je vous apercevais. J'ai même cru un instant, un soir, que je vous avais inventé et que je devenais folle. »

« Je suis désolé de vous avoir perturbé. Je... Je ne vous connaissais pas avant le gala du laboratoire mais je suis un amateur de musique classique. Et, en allant

Le violon

déjeuner en sortant de mon cabinet, je vous ai aperçue entrant dans cette cathédrale. »

« Si vous avez le programme du concert, je peux vous le dédicacer, si vous voulez... »

« Je n'avais pas prévu de vous croiser mais j'aimerais beaucoup, en effet, que vous y consentiez. Puis-je vous inviter à dîner ? »

« Je dois prendre le train de nuit vers vingt-deux heures. Le gros de mes bagages est déjà parti ce matin pour chez moi. Mais j'aime me promener quelques heures au lendemain d'une série de concerts avant de repartir, une fois la tension épuisée. J'avais certes prévu de dîner en ville mais de bonne heure, vers dix-neuf heures, afin d'avoir digéré lors du départ du train. Si vous travaillez... »

« Cela me convient tout à fait. Mon cabinet ferme à dix-huit heures. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

« J'ai l'habitude de manger assez léger le soir, comme du poisson grillé et un dessert à base de fruits. »

« Oserais-je vous inviter chez moi ? J'ai, dans mon congélateur, des filets de truites et je me vante de réussir dignement une sauce beurre blanc citronnée. Et ma cave comporte quelques vins blancs... »

« Vous avez osé, en effet » sourit-elle.

Elle s'amusait de ma gêne sans y reconnaître le signe de notre destin. Nous parlâmes assez longtemps, à

Le violon

voix basse vu le lieu. Je lui disais ma conscience subjuguée, mon initiation à la Beauté. Elle rougit.

Elle accepta finalement notre dîner chez moi. Je convenais de venir la chercher à son hôtel en voiture à 18h30 : elle y aurait récupéré ses derniers bagages et les aurait avec elle pour que je la conduise ensuite directement à la gare. Elle me promit de signer le programme et chaque album que j'avais achetés.

J'eus du mal à manger après l'avoir quittée et avant de rejoindre mon cabinet.

L'après-midi se passa simplement. Je fis tout pour dissimuler mon trouble. Je ne parlais à personne de ma rencontre, ni, bien entendu, de notre dîner. Un chien s'en rendit compte, fut troublé et faillit me mordre. L'incident me ramena sur Terre.

Le violon

Chapitre 7

Quand j'arrivais auprès de son hôtel, j'eus juste à m'arrêter à sa hauteur et à ouvrir la porte passager de ma place : elle m'attendait sur le trottoir désert par ailleurs. Elle posa son violon et un petit sac de voyage sur la banquette arrière et nous nous serrâmes la main. Nous devisâmes joyeusement durant les quelques minutes du trajet.

Il n'était pas rare qu'un fan l'invite à dîner ou à boire un verre. Moins rare encore qu'elle soit noyée sous des tonnes de fleurs qu'elle était obligée d'abandonner dans la ville où elle se trouvait. En général, les fleurs finissaient, à sa demande, dans une église, un temple, un hôpital ou un orphelinat, selon l'endroit.

Nous continuâmes de discuter pendant que je préparais le repas dans ma cuisine « à l'américaine ». Elle apprécia mes filets de truites au beurre citronné, ma compote de pommes et poires à la cannelle et le vin que je lui servais.

En ouvrant mon réfrigérateur pour terminer sur un verre d'une liqueur de baies rouges maison que j'y conservais, je tombais nez à nez avec mes échantillons remis lors de la soirée du laboratoire pharmaceutique. C'était le Destin. Sans hésiter, sans faiblir, sans être

L e v i o l o n

conscient de ce que je faisais, je laissais faire le destin.
Je versais dans son verre l'un des produits et lui remis
avant que nous trinquions.

Le violon

Chapitre 8

Il nous restait du temps, beaucoup de temps. Je l'emmenais dans mon bureau-auditorium, là où nul n'avait jamais pénétré en dehors de moi-même. J'avais trouvé le prétexte de lui montrer l'endroit où j'écoutais de la musique tout en lui permettant de tenir sa promesse de dédicacer le programme et chaque pochette de disque.

« Vous êtes tout de même extraordinaire : c'est la première fois que je vois une telle pièce dédiée à la seule écoute de la musique » me dit-elle en signant au marqueur toutes les surfaces de papier glacé que je lui présentais.

Je l'invitais à s'asseoir dans mon fauteuil et je lançais ma chaîne haute fidélité. J'avais choisi une œuvre orchestrale, pour ne pas l'obliger à se comparer avec un autre soliste ou, pire, à s'écouter elle-même.

Elle me demanda bientôt si cela me ferait plaisir qu'elle joue dans cette pièce qui la fascinait. Je lui exprimais par des mots maladroits que mon bonheur serait alors absolu. Elle sourit. Je remontais au rez-de-chaussée le temps d'aller chercher son violon et je lui remis comme on transmet le Saint Sacrement.

L e v i o l o n

Elle se leva, posa l'étui sur une étagère et l'ouvrit.
Elle s'empara de son violon et m'invita à prendre place
dans mon fauteuil.

Et elle se mit à jouer.

Le violon

Chapitre 9

Mon regard était pointé sur elle mais semblait viser l'infini. Elle me sourit. Je ne la voyais plus ni ne l'écoutais : j'étais saisi par la Beauté, une beauté globale, un immense tout qu'on ne pouvait décomposer en un corps de musicienne, des gestes de mains courant sur un instrument, une musique divine... Chaque élément était joli mais seule la globalité atteignait la Beauté.

Ma fascination était totale. J'entrais pratiquement en transe, comme à chaque concert. Mais, ici, j'étais chez moi. Je n'avais pas peur. Je n'avais plus peur. Je pouvais m'abandonner à la jouissance de la Beauté. J'étais chez moi et cette beauté était mienne. C'était là mon destin. Notre destin.

Mais la beauté fut soudain brisée. Le regard de sa messagère devint vitreux. Il y eut une fausse note. Je la vis se maudire. Se secouer la tête. Elle trébucha alors qu'elle n'avait pas cherché à marcher. Elle marmonna un « excusez-moi ».

Le destin s'accomplissait. Notre destin. J'eus peur.

D'un geste, je rattrapais le violon et l'archet dans une main en les plaquant contre sa poitrine tandis que je la retenais dans mon autre bras.

Le violon

Je l'assis dans mon fauteuil. J'allais poser le violon dans son étuis avant de revenir l'installer au mieux.

Son expression était neutre. Elle était muette. Elle semblait aveugle mais ses yeux étaient ouverts, regardant loin derrière moi, comme si l'armoire de ma chaîne haute fidélité, l'escalier, les murs, n'existaient pas, comme si nous étions au sommet d'une montagne.

Je m'agenouillais à ses pieds et la pris sous les aisselles pour mieux la centrer dans le siège. Elle ne réagit pas. Je posais ses bras sur ceux du fauteuil. Puis je m'emparais de ses deux jambes pour les redresser, afin que son dos ne soit pas tordu.

Mes mains passèrent alors sur ses chevilles. Ses bas étaient doux sous mes doigts.

J'étais à ses pieds. Elle trônait dans mon fauteuil comme une reine ou, mieux, comme une déesse qui aurait droit de vie et de mort sur le médiocre sujet, l'indigne disciple, qui se traînait en l'implorant de sa pitié : qu'elle daigne éclairer de sa beauté l'infâme et traître serviteur que j'étais.

Elle n'avait aucune conscience de moi. Notre destin était en route mais moi seul le savait, moi seul en avait conscience. Je me reculais, pour admirer l'abomination que j'avais commise, lui allongeant les jambes en gardant ses pieds dans mes mains.

Le violon

Alors j'éclatais en sanglots. La Beauté m'avait saisi mais je l'avais capturée par traîtrise, droguée.

Je ne voulais pas la perdre.

J'implorais son pardon en me prosternant. Mes mains se posèrent sur ses cuisses, mon visage vint se perdre entre ses genoux, détrempant ses bas avec mes pleurs. Mon regard ne quittait pas le sol.

Elle n'était qu'indifférence et majesté. Son âme ne s'abaissait pas à prendre conscience de moi.

Le violon

Chapitre 10

Enfin, je sortais de ma prostration. Je ne devais pas la perdre et la drogue employée ne produirait pas ses effets éternellement.

Comment la garder ? Comment la retenir ? Comment l'empêcher de fuir, de partir par le monde partager cette beauté que je voulais pour moi seul ?

Mon regard fit le tour de la pièce. Je me refusais à l'attacher. La Beauté exigeait qu'elle joue. Et on ne joue pas entravé.

La cave à vins était exclue. C'était une pièce froide, au sol en terre battue et avec trop de bouteilles. La seconde cave, celle où je plaçais mes alcools, convenait mieux.

J'allais l'ouvrir. Je l'inspectais. L'endroit était sec, propre, aéré sans qu'il soit froid. Il n'y avait que quelques caisses à déplacer. J'entrepris aussitôt de le faire. Les bouteilles d'alcools vinrent rejoindre celles de vins.

Elle n'avait pas bougé.

Me mordant les lèvres de crainte, je montais rapidement au premier étage. Dans une chambre inutilisée, je trouvais un lit pour une personne. Je

Le violon

m'emparai de son matelas et m'empressai de le descendre dans la cave.

Je ne sentis pas l'essoufflement, le poids, l'encombrement. Je n'avais nulle conscience de ma force ou de ma faiblesse. La nécessité absolue me faisait passer outre.

Je ne sais pas combien de temps je mis à descendre le matelas et le placer sur le sol de la petite cave. Je haletais. Je dus m'appuyer contre un mur quand ce fut fini.

Mon regard apeuré se posait sur elle en permanence.

Mais, elle, elle ne daignait pas bouger. Je n'existais pas. Mon monde n'existait pas à ses yeux. Elle était ailleurs. Sa beauté ne pouvait descendre dans ma boue.

Enfin, je vins m'agenouiller devant elle, les joues trempées de larmes comme un pêcheur confesse sa faute à son dieu. Je saisis ses pieds dans mes mains, lui caressant les chevilles. Je lui embrassais les genoux en la suppliant, en répétant en boucle comme un mantra « pardon, pardon, pardon ».

Je me plaçais alors sur son côté gauche et la pris dans mes bras. Sa tête se rejeta en arrière, faute de tonus musculaire. Sa bouche ouverte semblait crier au

L e v i o l o n

sacrilège mais aucun son n'en sortait. Sa voix n'était pas de ce monde.

J'allais la poser sur le matelas.

Je vérifiais que son cœur battait normalement en prenant son pouls. Je gardais sa main dans les miennes.

Le violon

Chapitre 11

Nous étions samedi soir. J'avais tout mon temps : mon cabinet est évidemment fermé le dimanche. Je restais là, à genoux, ses mains dans les miennes, attendant qu'elle reprenne conscience, mes yeux noyés de larmes.

L'heure du train fut dépassée sans même que je m'en rende compte. Il me sembla qu'elle somnait dans un sommeil normal mais, au bout de plusieurs heures, elle reprit conscience. Il devait être aux environs de minuit.

Elle tenta de retirer ses mains des miennes tout en cherchant une explication à ce qui lui arrivait. Elle remua le corps, se rendant compte qu'elle était allongée sur un matelas, dans une petite pièce qu'elle ne connaissait pas, avec son fan à genoux et pleurant à côté d'elle.

« Mais où suis-je ? Que s'est-il passé ? »

Sa voix était pâteuse.

« Voulez-vous un verre d'eau ? »

« Oui, je veux bien... »

Je me rendis dans la pièce d'à côté et revins avec le verre demandé.

Le violon

Elle s'était assise sur le matelas, le dos contre le mur de la cave, les bras amorphes et bougeant avec difficulté la tête. Elle tentait de comprendre où elle était et ce qui était arrivé.

Elle but et me remercia. Je récupérais le verre et allais le poser à sa place, dans la pièce contiguë.

« Mais que s'est-il passé ? Et mon train ? Où suis-je ? »

Je lui pris les mains avec douceur, comme pour lui annoncer une terrible nouvelle. Dans un sens, c'était d'ailleurs le cas. Mon regard s'emplissait à nouveau de larmes.

Elle me regardait, ses yeux semblant poser les questions qu'elle ne savait pas prononcer.

Tout d'un coup, son regard évolua en quelques secondes. D'interrogateur, il devint intense, comme animé d'une réflexion rapide et impitoyable alimentée des bribes de souvenirs qu'elle devait conserver de la soirée. Puis il devint dur et haineux.

« Vous... Vous... »

Elle balbutiait. La rage était née de la compréhension.

« Vous m'avez droguée ! » réussit-elle enfin à dire.

Il y eut un silence.

Je la regardais, peiné et malheureux.

Le violon

Je lis une hésitation dans ses yeux. Comme le voile d'une expression d'un doute affreux, comme si elle craignait d'avoir injustement accusé d'un crime abominable celui qui, en fait, l'avait sauvée.

Mais je ne pouvais pas accepter qu'elle se torture ainsi.

Alors, j'avouais. Un seul mot suffit.

« Oui. »

Le violon

Chapitre 12

Je ne pus rester. Elle s'était mise à pleurer. Elle allait bien. J'étais rassuré. Je ne pouvais plus supporter de rester en sa présence. Ma culpabilité me pesait.

L'interrupteur de la lumière était dans la pièce. Je lui dis avant de sortir et de refermer la porte. Je lui demandais de dormir, lui annonçant que je viendrai la voir le lendemain. Je lui promis de tout faire pour son confort.

Mes mots se perdirent sans doute dans ses larmes, dans ma gorge serrée, dans le bruit de la porte que l'on ferme, de la serrure qui se verrouille, dans l'épaisseur du bois...

Je retournais m'asseoir dans mon fauteuil. Je m'y effondrais.

Le violon reposait dans son étuis. Il me faisait face, sur une étagère du meuble où résidait ma chaîne haute-fidélité. Je l'y laissais. Je n'étais pas prêt à m'en saisir. Il n'était pas à moi.

J'entendis ma prisonnière pleurer.

J'avais du mal à respirer. La tête me tournait. Des crampes me paralysaient. Il me semblait que je pesais

Le violon

des tonnes. Ma tête était effondrée en arrière, enfoncée sur le dossier. Mes bras étaient collés aux accoudoirs.

Je peinais à soulever ma poitrine pour faire rentrer de l'air dans mes poumons. Une douleur m'y frappait. Je craignis un instant de mourir d'une crise cardiaque. Mais non : je continuais juste de souffrir.

Je l'imaginais, dans un délire qu'un drogué aurait appelé un « bad trip », allongée sur le matelas, les mains lui couvrant un visage noyé de pleurs.

Sa douleur était ma douleur. Sa peine était ma peine. Son destin était mon destin. Notre destin. Il ne pouvait pas en être autrement. C'était trop tard. Cela avait toujours été trop tard pour qu'il en soit autrement, même si je ne le savais que depuis quelques jours.

Au bout d'un temps que je ne saurais estimer, je finis par m'endormir d'épuisement.

Je ne l'entendais plus lorsque je glissais dans un sommeil de délivrance. Est-ce que ma conscience avait juste censuré ses pleurs ? Sans doute, plutôt, avait-elle cédé à l'épuisement avant moi.

C'est ainsi que nous passâmes notre première nuit partagée, séparés par un mur et une porte épaisse. Je conservais pour l'heure la garde du violon qui était la source, sans aucun doute, de nos malheurs.

L e v i o l o n

Je ne garde pas de souvenirs de rêves que j'aurais fait cette nuit là. Je crois ne pas en avoir fait. La réalité était à la fois un cauchemar et un rêve. Elle suffisait.

La suite est en vente sur
<http://www.pierrebehel.com>